

## LETTRE À SON ÉGLISE

La «Lettre à son Église» (35 chapitres) est un récit autobiographique de saint Grégoire Palamas, adressé à ses fidèles et aux membres du métropolite de Thessalonique. L'ouvrage relate les événements de la période où l'auteur fut capturé par les Turcs et fait prisonnier.

Les principaux aspects du texte comprennent une défense de la foi chrétienne, une réflexion sur les conceptions orthodoxes de l'eschatologie et des discussions avec des représentants de l'islam concernant les fondements de la foi et l'histoire des relations entre les deux religions.

Le saint décrit en détail les conditions de sa captivité, les difficultés du voyage et les épreuves qu'il a endurées avec les autres chrétiens captifs.

La lettre relate un débat avec les Chioni (théologiens musulmans). Saint Grégoire Palamas critique les conceptions musulmanes de la doctrine chrétienne, en particulier concernant la nature du Christ et le rôle des prophètes.

L'auteur exhorte les lecteurs à bien comprendre les commandements de l'Évangile et les appelle à mettre leur foi en pratique. Il aborde le sens de la vie chrétienne et souligne l'importance de la responsabilité personnelle de chaque chrétien devant Dieu.

La lettre date de la fin de sa captivité, lorsqu'il était emprisonné à Nicée, c'est-à-dire vers le printemps 1355.

Le titre complet de l'ouvrage est «Lettre envoyée par un captif d'Asie à son Église».

Titre de l'ouvrage en grec – Ἐπιστολή ἥν ἐξ Ἀσίας, αἰχμάλωτος ὢν, πρὸς τὴν αὐτοῦ ἐκκλησίαν ἀπέστειλεν.



1. Humble métropolite de Thessalonique, à tous les enfants et frères de mon humilité, bien-aimés dans le saint Esprit, très agréables à Dieu, les dirigeants de l'Église, et par eux à tous ceux qui ont soif de connaître nos affaires : que Dieu vous accorde généreusement sa miséricorde éternelle, sa grâce et sa paix (Rm 1,7).

2. En vérité, les jugements de Dieu, c'est-à-dire sa providence à notre égard, sont «un grand abîme» (Ps 36,7), car la hauteur et la profondeur de sa sagesse sont insondables – nous l'avons appris de David, révélé par Dieu. Cependant, il en est qui, à mon avis, par faiblesse d'esprit, comme étourdis par les jugements de Dieu, dans la souffrance et le déclin, nient impiement la Providence, ou condamnent sans discernement la vie des malheureux, ou même parfois, à leur honte, considèrent la vertu et la foi elles-mêmes comme vaines et dénuées de sens. L'homme prudent, cependant, plus il contemple cet abîme et les sommets qu'il atteint par la réflexion, plus il exprime son émerveillement devant l'invisible et le visible.

3. Je vais vous faire part de ce que j'ai compris, du moins, de la divine Providence, ayant été déporté en Asie et ayant observé comment chrétiens et Turcs vivaient et se côtoyaient, se gouvernant et se soumettant les uns aux autres. Il me semble que, de ce fait, les œuvres de notre Seigneur Jésus Christ, Dieu au-dessus de tout, sont proclamées aux plus grands des barbares, afin qu'ils ne soient pas sans excuse (Rom 1,20) lors du Jugement dernier, qui est déjà proche. C'est pourquoi, comme on peut le constater, nous aussi avons été livrés entre leurs mains. En même temps, cela s'est avéré être un châtiment léger pour nos nombreux péchés devant Dieu, car ceux qui subissent le mal sont désormais livrés au feu, mais à un feu doux, tandis que ceux qui causent le mal, à moins de se repentir de leur incrédulité et de leur cruauté, attendent un feu inextinguible.

4. Et si la passion littéraire, que j'avais depuis longtemps abandonnée, ne s'était pas presque complètement éteinte en moi, je n'aurais jamais trouvé de sujet si convenable et si riche en matière. J'aurais pu, notamment, relater les exploits de nos souverains, car nous avons navigué ensemble sur la trière royale jusqu'à Ténédos (de là, je suis parti pour la Bithynie et la Mésophynie). J'ai ainsi pu tout apprendre des activités de Constantinople, tant sur terre que sur mer, et aussi de ce que j'hésite à appeler un châtiment et une privation de la faveur divine pour notre peuple – je veux dire, surtout, le tremblement de terre de cette année-là, qui, comme le dit le poète, non seulement détruisit maisons et biens, mais livra aussi corps et âmes en proie aux chiens et à toutes sortes d'oiseaux de proie, intelligents ou fous. Cependant, pour ne pas vous importuner, vous qui êtes avides de connaître mes affaires, je vous raconterai en silence, du mieux que je peux, une partie de ce qui m'est arrivé.

5. Quelques jours après ce tremblement de terre, nous embarquâmes sur un navire de huit cents médimnes, en provenance de Ténédos – hélas ! – et levâmes l'ancre par un vent favorable, mais sous le commandement d'un capitaine tyrannique, ou plutôt, d'un imbécile et ennemi de son propre navire. Alors que nous naviguions vers Gallipoli, le vent tourna et souffla contre nous. Mais nous ne rebroussâmes pas chemin; au lieu de nous laisser porter par le vent, nous choisissons de lui résister – et ce, de nuit et par mauvais temps ! Nous trouvant en grand danger à cause de la bravoure de notre vaillant capitaine, nous finîmes par nous entendre et fîmes demi-tour, nous soumettant à l'assaut du vent – un violent vent du nord qui nous ramena à Gallipoli. Mais comme le tremblement de terre en question avait laissé cette ville aux mains des Achéménides – que nous appelons aujourd'hui Turcs – et qu'il était impossible d'accoster à son quai, nous nous éloignâmes un peu plus et, après avoir jeté l'ancre, nous mouillâmes près de la côte.

6. À l'aube – le vent ne s'était pas encore calmé –, nous vîmes tous les Turcs se déplacer en ordre de bataille, par terre et par mer. Tant ils étaient nombreux et tant les rameurs ramaient vite qu'il semblait qu'ils reliaient les continents opposés, se hâtant d'attaquer les Romains qui vivaient en face d'eux, depuis le continent oriental, dans le but de les piller. Tandis que tout cela se déroulait sous nos yeux, nous nous mîmes tous à supplier le capitaine de retourner à Ténédos, de peur que nous aussi ne devenions la proie des Turcs, à notre grand malheur. Mais comme il refusait, nous, qui l'avions malheureusement pour capitaine à ce moment-là, fûmes imprudemment confiés à ce pirate des mers, lui offrant des présents et lui promettant une riche récompense. Nous lui fîmes également remarquer le danger imminent qui nous attendait, ballottés par le vent à l'ancre, si celui-ci faiblissait. Il persista cependant et fanfaronna au sujet de l'attaque ennemie imminente. Mais lorsque le vent du nord tomba, les barbares attaquèrent notre navire depuis leurs propres embarcations, qui ressemblaient davantage à des navires de guerre qu'à de

simples transports. Une bataille s'ensuivit et, inutile de le préciser, un nombre considérable d'entre nous furent faits prisonniers.

7. Nous fûmes donc tous rassemblés, d'abord à Lampsaque. Dès lors, mes compagnons captifs et moi partagâmes les mêmes souffrances liées à l'esclavage : nous étions privés de vêtements et du strict nécessaire; nous endurions diverses souffrances physiques, et je souffrais également de douleurs internes, du pus suintait de mon corps et mes membres étaient presque paralysés. Pour couronner le tout, les barbares entendirent le tumulte apparemment favorable des Romains locaux, qui louaient avec effusion mon éducation et mes qualités personnelles et discutaient publiquement du combat que je menais pour défendre l'Église – du moins, c'est ce qu'ils disaient. Ils plaçaient l'Église au-dessus de tous les combats du moment, ce qui, à mon avis, n'est pas contraire à la vérité; ou plutôt, je ne le trouve vrai que dans son essence. Cette agitation, cependant, ne me fut d'aucune utilité, car elle donna au chef barbare l'espoir de recevoir de moi quelques milliers de nomismata, et elle envenima la position de ceux qui partageaient les dogmes des barbares à mon égard, au point que certains d'entre eux m'attaquèrent et débattirent, et comme leurs arguments sur tout le reste s'avérèrent faibles, ils cita notre capture comme preuve du manque de fiabilité de notre religion.

8. Ce peuple impie, haïssant Dieu et criminel, se vante d'avoir triomphé des Romains par son amour pour Dieu, ignorant que ce «monde est plongé dans l'iniquité» (I Jn 5,19) et que la majeure partie est gouvernée par des hommes pervers, esclaves de l'enfer, qui soumettent leurs voisins par la force des armes. C'est pourquoi, durant toute la période précédant Constantin, qui, durant son règne, fut véritablement guidé par l'amour de Dieu, les idolâtres dominèrent la quasi-totalité de l'œcuménisme, et après lui, pendant longtemps, celui-ci fut de nouveau gouverné par des hommes qui ne différaient en rien, ou presque, d'eux. Il me semble donc que la même chose arrive à cette populace, qui se vante de sa méchanceté, qu'aux Grecs, livrés, selon les mots de l'apôtre, à un «esprit pervers» (Rom 1,28). Car, ayant connu Dieu, ils «ne l'ont point glorifié, ni ne lui ont rendu grâces» (Rom 1,21) comme Dieu. Ces mêmes personnes ont aussi connu le Christ – elles disent qu'il est le Verbe et l'Esprit de Dieu, et, de plus, qu'il est né de la Vierge, qu'il a agi et enseigné divinement, qu'il a été enlevé au ciel, qu'il demeure immortel et qu'il est destiné à venir juger le monde entier. Ayant ainsi connu le Christ, elles ne l'ont pas glorifié comme Christ, c'est-à-dire comme Dieu-Homme et Verbe, mais «ont échangé la vérité contre le mensonge» (Rom 1,25) et ont cru en un simple mortel qui avait été enterré – Mahomet –, elles lui ont rendu grâces et l'ont suivi. Et cela au lieu de suivre le Dieu-homme et le Verbe immortel et éternel, Celui qui, s'il a goûté à la mort dans sa chair, l'a fait uniquement pour vaincre la mort (Héb 2,14) et devenir le Progéniteur de la vie éternelle et pure, laquelle n'aurait jamais pu être donnée par la passion, la mort et la résurrection d'un homme ordinaire. C'est pourquoi tous ceux qui sont ressuscités et ont vécu notre vie mortelle sont morts de nouveau. «Mais sur Christ, ressuscité des morts, la mort n'a plus de pouvoir» (Rom 6,9), et, de plus, il annonce une vie éternelle future. C'est pourquoi, ayant connu le Christ, ils «ne l'ont ni glorifié ni remercié» (Rom 1,21) comme le Christ, Dieu les a livrés à un esprit corrompu, aux passions et au déshonneur, de sorte qu'ils vivent honteusement, inhumainement et impieusement, comme Ésaü, haï de Dieu dès son enfance et privé de la bénédiction de son père : ils vivent de l'arc et de l'épée, dans la débauche, trouvant plaisir à réduire des hommes en esclavage, à tuer, à voler et à kidnapper, se livrant à l'iniquité, à la débauche et au péché de Sodome. Et non seulement ils commettent tout cela, mais, par une sorte de folie, ils croient que Dieu approuve leurs actions. Voilà ce que je pense d'eux maintenant, après avoir mieux compris leur mode de vie.

9. Sachez que nous étions entourés d'une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants : certains voulaient se confesser et être guéris de leurs maux spirituels, d'autres cherchaient des solutions à certains problèmes liés à leur foi, la plupart se demandaient pourquoi Dieu avait abandonné notre peuple, et d'autres encore déploraient le malheur qui m'avait frappé. Après avoir passé sept jours là-bas, et après avoir subi, le septième jour, les explications des barbares qui cherchaient à savoir comment augmenter le montant de notre rançon, nous fûmes conduits sur la route de Pygi. Si je devais vous raconter les souffrances endurées durant ce voyage, ni l'encre, dont je dispose désormais en abondance, ni le papier ne suffiraient.

10. Ainsi, en trois jours, nous arrivâmes à Pygi. Et tout d'abord, épuisés par le voyage et les épreuves traversées, nous fûmes laissés en plein air, malgré le froid glacial. Puis, après quelque temps, les moines et moi fûmes séparés de tous, et l'on proféra de nouveau des menaces

insoutenables, même à entendre, pour tenter de nous contraindre à réunir la rançon. Comme ils n'y parvinrent pas – car les besoins de l'époque constituaient toute ma fortune, et nombreux étaient les témoins –, comme ils ne réussirent pas à obtenir ce qu'ils désiraient tant, ils renoncèrent à leurs menaces et nous envoyèrent à l'Église du Christ qui, par sa puissance, est toujours préservée et le glorifie ouvertement. Après toutes les épreuves que nous avons traversées, cette église nous apparut comme un havre de paix. Moines et laïcs vivaient aux alentours – un refuge véritable pour les captifs qui y arrivaient. D'eux aussi, nous recevîmes un réconfort précieux.

11. Ainsi, moi et tous ceux qui m'accompagnaient, fûmes reçus avec hospitalité par l'éthérarque Mavrozounis, qui se distinguait par sa noblesse. Il nous offrit un abri, nous vêtit malgré notre nudité, nous donna à manger car nous avions faim et à boire car nous avions soif (Mt 25,35). De plus, il nous soutint pendant près de trois mois, nous préservant de tout contact avec les barbares. Il nous demanda et nous accorda la permission de prêcher, comme il est d'usage, dans l'Église et d'offrir un réconfort spirituel aux chrétiens locaux ainsi qu'aux captifs amenés là.

12. Après environ trois mois, comme je l'ai déjà dit, nous fûmes conduits à Prusa, où nous arrivâmes le quatrième jour du voyage. À Prusa, des chrétiens réputés pour leur sagesse, nous rencontrèrent et abordèrent avec nous des sujets importants, et ce, à un moment si défavorable, car nous étions entourés de barbares. Mais ceux qui luttèrent pour la piété en tinrent compte, trouvant inopinément devant eux quelqu'un qui, à leurs yeux, pouvait parler de choses qu'ils désiraient ardemment entendre.

13. Deux jours plus tard, nous quittâmes Prusa et, le deuxième jour de notre voyage, nous arrivâmes à un village perché sur une colline. Il était entouré de montagnes à une distance considérable et baigné d'ombre. Ce village, exposé aux vents soufflant tantôt d'un sommet tantôt d'un autre, bénéficiait d'une source extrêmement froide et se distinguait par un climat frais, même en été. C'est pourquoi les plus puissants des chefs barbares y passaient l'été. Lorsque j'y fus amené avec les autres captifs, le petit-fils du grand émir envoya un émissaire m'inviter, moi seul parmi tous les captifs, à sa présence. Il s'assit avec moi sur l'herbe tendre, entouré d'un petit nombre d'archontes. Une fois assis, on me servit des fruits et on lui servit de la viande. Pendant le repas, il me demanda si je ne mangeais jamais de viande et pourquoi. Lorsque je lui ai dit que j'aurais dû le faire, un homme s'est approché par le côté et, expliquant son absence, a dit : «Ce n'est que maintenant que j'ai pu accomplir l'aumône prescrite par le grand émir vendredi.» S'en est suivie une longue conversation sur l'aumône.

14. Ismaïl – c'était le nom du petit-fils du grand émir – se tourna vers moi et me demanda : «Pratiquez-vous l'aumône ?» Je répondis que la véritable aumône naît d'un amour sincère pour Dieu, et que plus on aime Dieu, plus on devient véritablement miséricordieux. Il me demanda de nouveau si nous reconnaissons et aimions leur prophète Muhammad. Comme je répondis par la négative, il m'en demanda la raison. Je lui donnai une explication qui lui convenait, disant que celui qui ne croit pas aux paroles d'un maître ne peut l'aimer en tant que tel. Il répliqua alors : «Vous dites aimer Es» – comme il appelait le Christ – «et pourtant vous affirmez qu'il a été crucifié.» J'acquiesçai et résolus aussitôt cette apparente contradiction en démontrant le caractère volontaire, la gloire et la compassion de la Passion du Seigneur, ainsi que l'impassibilité de la Divinité. Puis il demanda encore : «Comment pouvez-vous adorer un arbre et une croix ?» Je lui donnai l'explication que Dieu avait semée en moi. Je fis alors remarquer : «Vous-même serez sans doute favorable à ceux qui honorent votre symbole et extrêmement mécontent de ceux qui l'insultent, car le trophée et le symbole du Christ est la croix.» Il, voulant toujours se moquer de notre religion et la ridiculiser en la qualifiant d'impie, dit : «Vous dites que Dieu a eu une femme, puisque vous affirmez qu'il a engendré le Fils.»

15. Je répondis : «Les Turcs reconnaissent le Christ comme le Verbe de Dieu, né de la Vierge Marie, que nous vénérons comme la Mère de Dieu. Par conséquent, si Marie, qui a donné naissance au Christ dans la chair, n'avait pas d'époux et n'en avait pas besoin, puisqu'elle a donné naissance au Verbe de Dieu dans la chair, il est d'autant plus justifié que Dieu, donnant naissance à son propre Verbe incorporel d'une manière incorporelle et divine, n'ait pas eu de femme et n'en ait pas eu besoin, comme vous le supposez injustement.» Il ne s'en offusqua cependant pas, bien que, d'après ceux qui le connaissent, il soit l'un des hommes les plus cruels et les plus féroces ennemis des chrétiens.

16. Après ces mots, une pluie torrentielle s'abattit. Il se leva d'un bond et s'enfuit, tandis que je rejoignis les autres captifs et subissais l'averse avec eux, à l'air libre. Le soir même, vers la fin de la journée, lorsque l'averse cessa, nos gardes nous rassemblèrent et nous conduisirent devant le tyran. Sur son ordre, nous fûmes emmenés dans une région voisine, habitée depuis longtemps par les Romains et où résidaient les ambassadeurs royaux. Nous pûmes ainsi leur rendre visite chaque jour et bénéficiâmes de leur attention et de leur réconfort, bien que leur bienveillance ne pût atténuer les difficultés liées à la rigueur du climat et au manque de soins nécessaires à ma maladie.

17. L'émir souffrant d'une maladie du foie, on fit appel au bon Taronitis, le plus pieux et le plus aimé des médecins. Lui qui avait tout fait pour moi, décida qu'il serait bénéfique pour ma santé, tant morale que physique, de me rendre à Nicée, et tenta d'en convaincre l'émir. Celui-ci l'interrogea à mon sujet : « Qui est ce moine et quel genre d'homme est-il ? » À sa réponse, l'émir déclara : « J'ai aussi des hommes sages et éminents; ils débattront avec lui », et il fit aussitôt venir les Chiones, des hommes qui n'avaient rien appris et que Satan n'avait instruits que par un blasphème effronté contre notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Taronitis, présent lors du débat, en fit un compte rendu écrit après leur arrivée. Ceux qui le souhaitent peuvent en prendre connaissance en lisant l'ouvrage qu'il a diffusé.

18. Sachez donc que je me suis installé à Nicée, où, ayant un peu de loisir, j'ai brièvement relaté à votre miséricorde les événements liés à ma captivité, omettant ce qui concerne nos frères en Christ, qui ont été emmenés captifs avec moi pour lui. Pour vous donner une idée de ce qui s'est passé à Nicée, il faut dire que les barbares ne nous assignaient des gardes que lorsqu'ils nous conduisaient d'une ville à l'autre ou d'un lieu à l'autre. Si quelqu'un entreprenait de consigner par écrit les questions que les barbares nous posaient, nos réponses et la manière dont ils les approuvaient, ainsi que toutes les conversations que nous avons eues pendant le voyage, cela réjouirait énormément les chrétiens. Mais dès que les gardes nous avaient amenés dans la ville ou le lieu indiqué, chacun retournait auprès de sa famille, nous laissant vivre où bon nous semblait, aller où bon nous semblait et voir qui bon nous semblait; je pense que cela aussi n'est pas sans l'intervention d'une Providence supérieure.

19. Ainsi, lorsqu'ils nous laissèrent libres à Nicée, comme à leur habitude, nous nous renseignâmes sur l'endroit où résidait la plus grande communauté chrétienne de la ville. Apprenant que tel était le quartier autour du monastère Saint-Hyacinthe, nous nous y rendîmes aussitôt et fûmes reçus par les habitants, à leur demande et après leurs prières. À l'intérieur du monastère, hors de ses murs, nous découvrîmes une église magnifiquement décorée et un puits d'eau fraîche, nichés parmi des arbres ombragés et fleuris, dont l'ombre et le parfum nous procuraient une grande joie et une profonde paix. Nous y demeurâmes, ou plutôt, j'y demeurai, puisque j'étais seul. Quant au très pieux chartophylaque, qui avait été amené à l'émir avant moi, j'ignorais encore où il avait été logé, et les hiéromoines Joseph et Gerasimos étaient déjà à Constantinople. À ce moment-là, Constans Calamaris était encore seul à Prusa. Il vivait chez le pieux habitant qui l'avait racheté, car il n'avait pas encore payé intégralement sa rançon. Il resta là jusqu'à mon arrivée à Prusa. Avec l'aide de Dieu, ou plutôt grâce à son intervention miraculeuse, je le rachetai entièrement et il recouvra sa liberté. Je ne l'emmenai pas avec moi à ce moment-là, car j'ignorais où je logerais. À présent, appelé par ma lettre, il vit avec moi et me sert : l'homme libre sert le captif. Que cela s'ajoute aux histoires extraordinaires : un captif accorde la liberté à son compagnon captif et, n'étant pas maître de lui-même, il a un homme libre à son service !

20. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, je m'installai alors seul. Le lendemain, je sortis pour inspecter la porte orientale de la ville, car c'était la plus proche. Que dire de la hauteur et de la beauté des édifices et des fortifications militaires ? La ville est remarquable à cet égard, bien que cela ne lui soit plus d'aucune utilité. En passant les portes, j'aperçus un cube de marbre sculpté dans un espace ouvert non loin de là, semblant prêt à un usage quelconque. J'ai alors demandé aux gens présents à quoi servait ce cube, placé hors de la ville et pourtant si près d'elle qu'il semblait avoir une utilité. Ils me l'ont expliqué. Notre conversation n'était pas encore terminée lorsque nous avons entendu des cris provenant des portes de la ville. Nous tournant vers le bruit, nous avons vu un groupe de barbares portant un cadavre et se dirigeant droit vers le cube. Nous nous sommes écartés et, avançant lentement, nous avons gardé une distance suffisante pour pouvoir voir et entendre ce qu'ils faisaient et disaient.

21. Dans un silence profond, ils s'approchèrent tous du cube. Les personnes présentes – la plupart participèrent – soulevèrent le cercueil recouvert d'un linceul blanc contenant le défunt et le déposèrent solennellement sur le cube. Ils formèrent ensuite un cercle autour, et au centre se tenait l'un des tasimans – nom donné aux serviteurs de leurs temples. Levant les mains, il poussa un cri, auquel tous répondirent. Ce rituel fut répété trois fois. Après cela, ceux qui devaient enterrer le défunt soulevèrent le cercueil et l'emportèrent, tandis que les autres, accompagnés des tasimans, retournèrent chez eux.

22. Nous sommes ensuite revenus sur nos pas et les avons suivis par la même porte. Voyant le tasimani et quelques autres personnes assis à l'ombre de la porte pour profiter de l'air frais – c'était le mois de juillet, après tout – et en face de lui, comme on pouvait s'y attendre, des chrétiens, nous nous sommes assis nous aussi. Une fois assis, j'ai demandé si quelqu'un parlait les deux langues pour m'aider. Quand j'ai trouvé une telle personne, je lui ai demandé de dire aux Turcs en mon nom : «Je trouve le rituel que vous avez accompli là, hors de la ville, louable : après tout, vous avez alors, par vos cris, prié pour le défunt et vous êtes adressés à Dieu – à qui d'autre ? Je serais heureux de savoir ce que vous avez dit à Dieu.» Par le même interprète, le tasimani a répondu : «Nous avons demandé à Dieu le pardon des péchés pour l'âme du défunt.»

23. Après avoir écouté attentivement, j'ai dit : «Bien. Mais le pardon est toujours la responsabilité du juge.» «Cependant, vous croyez aussi que le Christ sera le juge de toute l'humanité. Il est donc nécessaire de l'invoquer et de lui adresser des prières. Cela signifie que vous, comme nous, l'invoquez comme Dieu, sachant qu'il est inséparable du Père, comme sa Parole naturelle. Car Dieu n'a jamais été muet ni sans sa Parole naturelle.» Tasman répondit : «Le serviteur de Dieu et du Christ.» Je lui dis alors : «Mon très cher, il faut toutefois garder à l'esprit qu'il jugera, comme vous le dites, «les vivants et les morts» (II Tim 4,1; 1 Pi 4,5), qui se lèveront et l'entoureront, siégeant au Jugement terrible et incorruptible lors de son avènement. Abraham, votre ancêtre, ceci est aussi écrit parmi vous : «Car vous prétendez respecter les écrits de Moïse, et les Juifs, comme on le voit, les tiennent pour sacrés. Abraham dit donc à Dieu : «Le Juge de toute la terre agira-t-il injustement ?»» (Gen 18,25). Ainsi, celui qui jugera toute la terre est Dieu lui-même, qui, selon le prophète Daniel, est le Roi de tous et pour toujours. Il n'est autre que le Père selon la Divinité, tout comme l'éclat du soleil n'est autre que le soleil se révélant dans la lumière. Tasimani parut mécontent. Après un moment de silence, il se mit à parler plus longuement, car de nombreux chrétiens et Turcs s'étaient rassemblés pour l'écouter. Il commença donc à dire qu'ils révèrent tous les prophètes, le Christ et les quatre livres écrits par Dieu, dont l'un est l'Évangile du Christ. Et pour conclure, il dit : «Pourquoi n'acceptez-vous pas notre prophète et ne croyez-vous pas en son livre, qui est descendu du ciel ?»

24. Je lui dis alors : «Toi et nous avons coutume, établie par le temps et la loi, de ne rien accepter comme vrai sans témoignage. Or, il y a deux sortes de témoignage : celui qui vient des actes et des événements eux-mêmes, et celui qui vient de personnes dignes de foi. Ainsi, Moïse a châtié l'Égypte par des signes et des prodiges (Ps 134,9), il a fait en sorte que la mer se sépare et se referme de son bâton, et par sa volonté, le pain est tombé du ciel (Ex 16,4). Est-il nécessaire d'en dire plus, puisque toi aussi tu considères Moïse comme digne de foi ? Dieu l'a reconnu comme son fidèle serviteur (Nb 12,4), mais non comme le Fils ou la Parole. Puis, sur ordre divin, il est monté sur la montagne, il est mort et a rejoint ceux qui l'avaient précédé (Dt 32,49-50). Quant au Christ, qui a accompli de nombreux miracles et des œuvres sans précédent, il y a le témoignage de Moïse lui-même et des autres prophètes. Depuis le commencement des temps, lui seul est reconnu, même par toi, comme la Parole.» De Dieu; Lui seul, depuis le commencement des temps, est né de la Vierge; Lui seul, depuis le commencement des temps, a été élevé au ciel et y demeure immortel; Lui seul, depuis le commencement des temps, est censé redescendre de là pour juger les vivants et les morts (II Tim 4,1; I Pi 4,5), qui ressusciteront. Je dis de Lui ce que vous, Turcs, reconnaissez aussi. C'est pourquoi nous croyons au Christ et à son Évangile. Quant à Mahomet, nous ne trouvons aucun témoignage à son sujet chez les prophètes, ni rien d'inhabituel ou de digne d'être mentionné dans ses actes qui puisse inspirer la foi en lui. Par conséquent, nous ne croyons ni en lui ni en son livre.» Il était clair que cela avait mis le Tasimani dans une position délicate, mais il se défendit néanmoins en disant : «Les Évangiles ont parlé de Mahomet, mais vous avez détruit ce témoignage. Cependant, ayant quitté les confins de l'Orient, il a, comme vous le voyez, atteint l'Occident victorieux.»

25. Je lui dis alors : «Dans notre Évangile, absolument rien n'a jamais été détruit ni modifié par un chrétien. Car un tel acte entraîne de graves et terribles malédictions, et celui qui ose détruire quoi que ce soit dans l'Évangile renie en réalité le Christ lui-même (Apo 22,19). Dès lors, comment un chrétien pourrait-il faire cela ? Pourrait-il être chrétien lui-même, ou même admis en communion avec les chrétiens, s'il détruit ce qui a été écrit par Dieu, ce que le Christ lui-même a écrit ou prédit ? D'ailleurs, les nombreuses langues différentes dans lesquelles l'Évangile du Christ a été présenté dès le début en témoignent également, car dès le début, il n'a pas été écrit dans une seule langue. Si quelque chose avait été changé, comment cela aurait-il pu passer inaperçu ? Comment l'unité de sens aurait-elle pu être préservée jusqu'à ce jour parmi différents peuples ? L'Évangile du Christ se trouve aussi chez de nombreux dissidents, que nous appelons hérétiques. Certains d'entre eux sont d'accord avec toi sur un certain nombre de points, mais ils ne trouvent aucune confirmation de cela dans l'Évangile du Christ. Et même ceux qui se sont opposés à nous dès le début – et ils sont nombreux – ne citent rien de semblable. En réalité, l'Évangile affirme clairement le contraire : comment pourrait-il témoigner en faveur de leurs adversaires ? De plus, rien dans l'Évangile n'a été prédit par les prophètes. Par conséquent, si quoi que ce soit de favorable à Mahomet y avait été écrit, cela aurait également été écrit chez les prophètes. Or, il est plus probable d'y trouver écrit, et non effacé, que de nombreux faux Christs et faux prophètes viendront et séduiront beaucoup de gens (Mt 24,5; 11,24; Mc 13,6,22; I Jn 4,1). C'est pourquoi l'Évangile nous exhorte : ne vous laissez pas égarer par eux.

26. Moïse et les prophètes, depuis le commencement des temps, avant et après lui, sont tous retournés sur terre par la mort et reposent en attendant le Juge du ciel. Si tel avait été le cas pour le Christ, un autre serait venu après lui, serait monté au ciel et aurait mis fin à tout; car la fin de tout ce qui est ici-bas est le ciel. Or, puisque, comme vous le reconnaissez, le Christ est monté au ciel, les personnes sensées n'attendent personne après lui. Le Christ n'est pas seulement monté au ciel, mais il est attendu qu'il revienne – et vous êtes d'accord avec cela. Par conséquent, il est à la fois celui qui est venu et celui qui revient, celui dont le retour est attendu (Apo 1,4, 8; 4,8), et c'est à juste titre que nous n'acceptons ni n'attendons personne d'autre.

27. Il est attendu qu'il revienne pour juger les hommes. Pourquoi ? Car, comme il l'a dit lui-même, il est venu et a fait briller sa lumière dans le monde – c'était lui et son enseignement – mais ceux qui enseignaient le contraire et gaspillaient leur temps dans les plaisirs préféraient «les ténèbres à la lumière» (Jean 3:19). Aussi, pour éviter cela, le premier des disciples du Christ déclare : «Il y aura de faux docteurs et de faux prophètes qui introduiront des hérésies pernicieuses» (II Pi 2,1) et «par cupidité, ils vous tendront des pièges avec des paroles trompeuses» (II Pi 2,3), «et plusieurs suivront leurs voies perverses» (II Pi 2,2). Un autre, à son tour, dit : «Et si un ange... vous annonce un autre évangile que celui que nous avons annoncé, qu'il soit anathème !» (Gal 1,8). L'évangéliste affirme : «Tout esprit qui ne confesse pas le Seigneur Jésus Christ venu en chair n'est pas de Dieu» (I Jn 4,3). Comment donc quelqu'un qui affirme que celui qui ne reconnaît pas Jésus comme Seigneur incarné n'est pas de Dieu peut-il reconnaître un livre qui déclare que celui qui le reconnaît est de Dieu ? C'est impossible, absolument impossible.

28. Mahomet, parti d'Orient, a peut-être conquis l'Occident, mais par la guerre, l'épée, le pillage, l'esclavage et le massacre d'hommes. Rien de tout cela ne peut venir de Dieu, qui est bon. Tout cela est déterminé par la volonté de l'homme et du diable, qui fut meurtrier dès le commencement (Jn 8,44). Alexandre, parti d'Occident, n'a-t-il pas conquis tout l'Orient ? Pourtant, beaucoup d'autres, à diverses époques, menant des campagnes militaires, ont souvent conquis l'ensemble de l'œcuménisme. Aucune nation n'a jamais confié ses âmes à aucun d'eux, comme vous l'avez fait à Mahomet. Pourtant, usant de la force et offrant des plaisirs, il n'est pas parvenu à gagner ne serait-ce qu'une seule partie entière de l'œcuménisme. Mais l'enseignement du Christ, bien qu'il rejette presque tous les plaisirs de la vie, a embrassé l'œcuménisme tout entier et prévaut parmi ceux qui lui font la guerre, sans aucune violence et, au contraire, triomphant de la violence qui lui est toujours opposée, de sorte que c'est en cela que réside «la victoire qui a vaincu le monde» (I Jn 5,4).

29. Entre-temps, les chrétiens qui se trouvaient à proximité, voyant que les Turcs étaient sur le point de s'énervier, me firent signe de me taire. Pour apaiser la situation, je leur dis avec un léger sourire : «Si nous étions d'accord, nous aurions le même enseignement. Mais que celui qui comprend comprenne le sens de ce qui a été dit» (Mt 19,12). L'un d'eux dit : «Le temps viendra

où nous trouverons un accord.» J'acquiesçai et exprimai le souhait que ce temps arrive au plus vite. Mais pourquoi disais-je cela à des gens qui, du point de vue de la foi, vivent aujourd'hui différemment de ce qu'ils vivront lorsque ce temps viendra ? J'acquiesçai car je me souvenais des paroles de l'apôtre : «Au nom de Jésus Christ, tout genou fléchira et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Rom 14,11; Phil 2,10-11). Cela se produira, en tout cas, lors du second avènement de notre Seigneur Jésus-Christ.

30. Sur ces mots, l'assemblée se dispersa ce jour-là. Mon esprit désire écrire sur les événements qui suivirent, mais ma main est impuissante. Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit pour vous, qui désirez le savoir : car les enfants désirent savoir ce qui arrive à leur père, et surtout les enfants conscients de leur adoption spirituelle.

31. Lorsque j'étais avec vous, travaillant à la prédication (I Tim 5,17), j'enseignais à tous, en privé comme en public, le chemin du salut, sans rien cacher, même si je paraissais à certains un homme difficile. C'est pourquoi, même maintenant, loin de vous et éprouvé, je vous écris aussi brièvement que possible, sans rien vous dissimuler : notre trésor, c'est le Christ, le Dieu vivant et vrai (I Th 1,9), attesté non seulement par Dieu le Père et ses prophètes, mais aussi par ses créations et ses œuvres. C'est pourquoi, à juste titre, il exige de nous une foi vivante et véritable, attestée par Dieu et par les docteurs qui viennent de lui, ainsi que par ses créations et ses œuvres. Cela se réalisera si nous vivons selon les préceptes de l'Évangile. Ainsi, l'esprit de la grâce de l'Évangile, selon l'Apôtre, témoignera à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers – héritiers de Dieu, «cohéritiers du Christ» (Rom 8,16-17).

32. Telle est la foi vivante. Car «la foi sans les œuvres est morte» (Jac 2,17; 20,26), comme le dit un autre des prédicateurs de la foi. Un homme mort déplaît au Dieu vivant, puisque «Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants» (Mt 22,32; Mc 12,27; Luc 20,38). Par conséquent, celui qui n'accomplit pas de bonnes œuvres a une foi morte et est lui-même mort, car il ne vit pas en Dieu et ne demeure pas en Lui, le seul qui donne la vie véritable et pure. Et il en est ainsi jusqu'à ce que, comme le fils prodigue, il prenne conscience de ce qu'il a perdu en s'éloignant des œuvres de la vie, et qu'il revienne à Dieu par des actes de repentance et entende de Lui, comme le fils prodigue : «Mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé» (Luc 15,24). Ainsi, sa foi sera elle aussi vivante. Car la foi qui n'est pas confirmée par les œuvres du salut n'est pas la foi, mais l'incrédulité; non pas une confession de foi, mais son reniement. Ceci est confirmé par les paroles de celui qui a dit : «Ils prétendent connaître Dieu, mais par leurs œuvres ils le renient, étant abominables et rebelles, incapables de toute bonne œuvre» (Tite 1,16). Un autre apôtre dit : «Montre-moi ta foi par tes œuvres» (Jac 2,18). Et que celui qui croit montre ses œuvres par sa bonne conduite (Jac 3,13). «À quoi cela sert-il à quelqu'un qui dit avoir la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ?» (Jac 2,14) ? Certainement pas ! Crois-tu que le Christ est Dieu, un avec le Père et le saint Esprit ? Tu fais bien. Cependant, «même les démons croient et tremblent» (Jac 2,19), disant : «Nous savons qui tu es : le Fils du Dieu Très-Haut» (Mc 1,24). Ils demeurent néanmoins des démons et des ennemis de Dieu, car ils lui résistent par leurs œuvres.

33. Prenez garde qu'il ne vous arrive une chose semblable à celle qui est arrivée à ces insensés, non pas en matière de doctrine, comme pour eux, ni en matière de foi, dis-je, mais dans leur manière de vivre. Car ils appellent celui qui est né de la Vierge le Verbe de Dieu, son Esprit et le Christ, c'est-à-dire le Dieu-Homme, et puis, dans leur folie, ils fuient devant lui, comme s'il n'était pas Dieu, et ils le renient. Prenez garde de ne pas vous trouver dans la même situation : qualifiant les vertus et les préceptes de l'Évangile de justes et de bons, et les rejetant comme des œuvres, comme s'ils ne l'étaient pas, présentant ce qui est bon comme mauvais pour vous, mais digne de désir, comme quelque chose à éviter.

34. Dites-moi : les infidèles vous croiront-ils lorsque vous affirmez croire en Celui qui est vierge, né d'un Père vierge de tout temps et de toute éternité, et d'une Mère vierge, même si c'est de façon miraculeuse ? Qui vous croira si vous ne préservez pas votre virginité, ni même la prudence, mais que vous êtes consumés par la convoitise des femmes d'autrui et que vous vous adonnez à la débauche ? Comment pouvez-vous, vous qui buvez du vin et mangez à satiété, vous présenter comme un fils spirituel de Celui qui a jeûné quarante jours dans le désert et qui, par sa vie, a légitimé l'abstinence ? Comment pouvez-vous, vous qui aimez l'injustice, vous présenter ainsi à Celui qui nous appelle à juger et à agir avec justice (Jn 7,24) ? Vous qui êtes sans pitié envers



Celui qui dit : «Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux» (Luc 6,36) ? Celui qui aime les richesses face à Celui qui déclare malheureux ceux qui s'enrichissent (Luc 6,24) ? Celui qui ne montre ni compassion ni générosité envers ceux qui s'égarent, ni douceur, ni patience, ni humilité envers Celui qui les a révélés par ses actes et les appelle par sa parole ? «Apprenez de moi, dit-il, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes» (Mt 11,29). Et encore : «Si chacun de vous ne pardonne pas de tout son cœur à son frère, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus» (Mt 6,15). Et même sur la croix, Lui, nous donnant l'exemple, dit au Père : «Ne rejette pas cette faute sur ceux qui l'ont crucifié» (Luc 23,34).

35. Mais quelqu'un dira : «Il était Dieu, donc il était au-dessus du mal.» Je pourrais longuement répondre à cela, mais les circonstances ne le permettent pas. Cependant, nous exigeons de vous aussi, non pas la vertu divine, mais la vertu humaine. Montrez-en le commencement, et Dieu lui donnera son accomplissement. Détournez-vous du mal, venez au pays de la vertu, accomplissez les œuvres de repentance et, avec patience, vous recevrez non seulement de Dieu la couronne de la vertu humaine, mais vous acquerrez aussi, surnaturellement, les vertus divines elles-mêmes par la venue du Saint-Esprit en vous. C'est précisément ainsi que s'opère la déification humaine. Car celui qui est uni à Dieu par les œuvres de vertu devient un seul esprit avec Dieu (I Cor 6,17) par la grâce du saint Esprit. Qu'il en soit toujours avec vous tous (Héb 13,25; Apo 22,21), maintenant et à jamais et dans les siècles de siècles. Amen.